



## Citoyens de l'Europe des lettres : des cultures en dialogue

«L'Europe n'a pas réussi à penser sa littérature comme une unité historique, et je ne cesserai de penser que c'est là son irréparable échec intellectuel», écrit, en 2005, Milan Kundera, dans *Le Rideau*. Depuis juillet 2008, c'est à la France que revient la présidence de l'Union européenne. Voici quelques mois que sont connus les résultats de l'agrégation et du capes confiés à des centaines de jeunes professeurs de lettres une mission de transmission profondément civilisatrice. Il leur appartient de conforter le socle de connaissances humanistes des classes qu'ils auront en charge pendant quarante ans et plus. De donner aux jeunes générations l'amour de notre langue, de nos auteurs. Et d'appliquer des instructions officielles qui demeurent (malgré quelques élargissements transfrontaliers) incroyablement ethnocentriques : les listes de textes et d'œuvres présentées par les candidats au bac français restent quasi hermétiquement franco-françaises.

Mais qu'ont-ils fait au bon Dieu, Érasme, Cervantès, Swift, Goethe, Dickens, Dostoïevski, Pirandello, Kazantzakis, Gombrowicz et autres Claus, géniaux instituteurs et passeurs de l'humanisme européen, pour mériter un tel ostracisme ? Et même si l'on considère, au nom de la consanguinité de la littérature et de la langue, que l'apprentissage de l'identité nationale rend prioritaire la familiarisation avec la littérature nationale, il faut un singulier aveuglement pour ignorer, chez Molière, Hugo ou Sylvie Germain les affleurements dont est veinée chacune de leurs pages. Le constat vaut, depuis toujours, pour tous les créateurs de notre continent : qu'on lise Marguerite Yourcenar ou William Shakespeare, en omettant le prisme européen, nous voici en situation de déni, et coupables de mauvaise foi intellectuelle : au XXe siècle en France, au XVIe siècle en Angleterre, le maillage européen existait et existe. Pourquoi détricoter l'Europe ?

Yourcenar, quand elle explore sa généalogie flamande depuis le nord de l'Amérique, emprunte le titre de sa trilogie, *Le Labyrinthe du monde*, à Comenius, un penseur de Bohême. Le dramaturge anglais Shakespeare trouve l'intrigue de *Hamlet* chez Saxo Grammaticus, historien danois. Pourquoi refuser à la pédagogie de la littérature ce qui est admis dans le domaine de la culture musicale par exemple : la prise en compte de son

européanité ? Imaginez une discothèque qui ne comprendrait que des œuvres de Lully, Berlioz, Fauré, Messiaen... Étonnant ! une culture musicale ignorant Purcell, Bach ou Rachmaninov...

C'est pourtant sur cet étonnant modèle que l'on apprend aux élèves français à constituer leur bibliothèque non européenne. Les choses devraient changer bientôt : à l'initiative du sénateur Jacques Legendre, un projet de recommandation a été soumis, en avril 2008, au vote du Conseil de l'Europe. Il est dorénavant stipulé aux quarante-sept ministres de l'Éducation nationale de notre continent d'encourager la pédagogie des lettres européennes, et d'accepter la pertinence du concept de «littérature européenne». On est encore loin d'une mention dans le guide des études qui existe pourtant pour la littérature chinoise ou la littérature africaine. Mais l'impulsion est donnée.

Depuis juillet, la France préside l'Union européenne : la «politique de civilisation», qu'appelle de ses vœux le président de la République, passe par l'apprentissage de la citoyenneté européenne. Laquelle passe par la fréquentation d'Érasme, Cervantès... Swift et autres Claus, et leur enseignement. Cet apprentissage est l'une des conditions de l'émergence de la citoyenneté européenne.

C'est dans un tel contexte que nous avons publié, en septembre 2007, aux éditions de Boeck, notre *Manuel d'Histoire de la Littérature Européenne*.

Pourquoi un ouvrage consacré à la littérature européenne ? Et pourquoi commencer par cette question ? Parce qu'elle nous a été posée bien souvent et sur des tons bien différents allant de la surprise (la littérature européenne, ça existe ?) à l'agressivité (le concept de littérature européenne n'est pas pertinent), en passant par la commisération (qui, de nos jours, peut être intéressé par la littérature des pays européens ?).

Pourquoi donc avons-nous dirigé, Annick BENOIT et moi-même, la rédaction d'un manuel décrivant l'histoire littéraire en Europe ? La tentation est grande de répondre simplement : « parce qu'il n'y en avait pas ! » C'est vrai, quand nous avons commencé ce travail à la fin des années quatre-vingts, il n'existait pas de manuel destiné aux lycéens (15-18 ans) ou aux étudiants qui leur aurait permis d'avoir une idée de la création littéraire à travers l'espace et le temps européens. Les ouvrages généraux, en français, se comptaient sur les doigts d'une main : *L'histoire des littératures occidentales*, sous la direction de Raymond Queneau (1968), les *Essais sur la littérature européenne* du Suisse Jacques Mercanton reprenant, en 1985, l'idée et le titre d'Ernst Robert Curtius qui, de 1924 à 1950, a rédigé des présentations d'auteurs étrangers.

Peut-être faudrait-il alors retourner la question : pourquoi un tel ouvrage n'existait-il pas ? parce que l'histoire littéraire avait perdu de son prestige avec les nouvelles approches sociologiques, psychanalytiques, structuralistes, etc., de la création littéraire ; parce que la littérature, souvent indissociablement liée à la langue, a, aux yeux de beaucoup, un caractère national très fort ; parce que l'enseignement de la littérature, au moment où quelques pays s'ouvrent à l'Europe de l'industrie et du commerce et forment ce qui s'appelle alors la Communauté Européenne, se replie sur la littérature nationale et se ferme à celles des pays voisins. Prenons trois exemples : au Danemark, les lycéens travaillent essentiellement sur la littérature danoise et la littérature scandinave contemporaines, avec, de temps à autre, une ouverture sur un auteur du passé (avant 1970) ou un auteur étranger qu'on étudie dans sa langue. La Grande-Bretagne s'ouvre à toute littérature de langue anglaise (américaine, indienne, sud-africaine, ...) et se ferme aux autres. Les enseignants français refusent, en 1992,

une proposition d'ouverture des programmes à la littérature européenne : les professeurs de français prétendent ne pouvoir analyser sérieusement un texte en traduction ; les professeurs de langue sont priés de travailler sur du matériel d'actualité, essentiellement la presse, et non sur un support littéraire.

La littérature respecterait-elle donc les frontières ? Un courant de pensée, une technique d'écriture, un genre littéraire sont-ils dans l'incapacité de passer un poste de douane ? Refuser d'écouter du Verdi, de regarder un Dali, de tourner autour d'un Rodin, sous prétexte qu'ils ne parlent pas votre langue ne vous vient pourtant à l'esprit ! En revanche, alors qu'on lit très volontiers des œuvres littéraires traduites, oser les enseigner tient du sacrilège ; position que refuse, en 2005, le romancier tchèque Milan Kundera lorsqu'il écrit, en 2005 : « *L'Europe n'a pas réussi à penser sa littérature comme une unité historique et je ne cesserai de répéter que c'est là son irréparable échec intellectuel* » ; dans un article du *Monde des livres*, dix ans auparavant, il regrettait déjà une approche universitaire trop spécialisée : « *La pratique universitaire examine la littérature presque exclusivement dans son cadre national : de Broch ne s'occupent que des germanistes, de Joyce que des anglicistes, de Proust que des romanistes* ». Sans suivre l'auteur de *L'art du roman* jusqu'au bout de cette idée, nous avons, Annick BENOIT et moi, pensé dès 1988 qu'il ne fallait pas réduire l'étude de la littérature à l'étude de la littérature de son propre pays. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, aussi vaste que soit l'espace littéraire qu'on parcourt, on constate que bien des textes ont circulé malgré les frontières, malgré les interdits, malgré la différence des langues. Pétrarque rencontre Laure en 1327, compose pendant des décennies les sonnets qui forment son *Canzoniere*. Deux siècles plus tard, à l'ouest de l'Italie le Portugais Camões, à l'est le Hongrois Balint Balissi, au Nord l'Anglais Edmund Spenser, en France, à Chypre, .... on écrit encore à la manière du poète italien ! Vous pensez que, oui, c'est vrai, mais que c'est du passé ! Regardons notre époque, où, reconnaissons-le, la littérature se mondialise - on ne peut plus avec autant de certitude parler de littérature européenne, influencés que nous sommes par les littératures des autres continents. Demandons-nous cependant où sont nés les genres littéraires qui occupent actuellement, sous des formes diverses, les rayonnages des librairies et des bibliothèques, je veux parler du roman policier et de l'autobiographie : en Grande-Bretagne pour le premier ; pour le second, dont je ne veux évoquer que la mutation que connaît ce genre à partir des années 70, la Slovénie est-elle le berceau de l'auto-fiction avec *Nekropola*, *Pèlerin parmi les ombres* de Boris Pahor (1967), ou l'Allemagne avec *Kindheitsmuster*, *Trame d'Enfance* de Christa Wolf (1976), ou encore la Pologne avec *Miazga*, *La Pulpe* de Jerzy Andrzejewski (1979), la Suisse avec *Thesaurus, œuvres auto-fictionnaires* de Paul Nizon (1999) à qui fut emprunté le néologisme ? Je le répète : Marguerite Yourcenar a emprunté le titre de sa trilogie autobiographique, *le Labyrinthe du Monde*, à Comenius, penseur et pédagogue de Bohême du XVII<sup>e</sup> siècle. Shakespeare a puisé l'intrigue de *Hamlet* dans les récits de Saxo Grammaticus, historien danois du XII<sup>e</sup> siècle.

Qu'on le veuille ou non, il existe donc bien une circulation incessante et fertile des ouvrages littéraires en Europe. Et quand bien même vous ne seriez pas encore convaincus, vous constateriez, en discutant avec des Brésiliens, des Marocains, des Chinois que, pour eux, la question ne se pose même pas ! Ils parlent de littérature européenne pour désigner une œuvre espagnole aussi bien qu'irlandaise, comme nous pouvons, nous, parler d'un ouvrage de littérature d'Amérique latine sans préciser qu'il est brésilien, péruvien ou argentin !

Comment concevoir ces *Lettres Européennes*, dont le titre veut évoquer en douceur les *Lettres Persanes* ou les *Lettres d'une Portugaise*, sans qu'il y ait d'autre filiation que ce nom ? Comme un travail d'équipe, bien sûr, et, d'emblée, d'une équipe européenne. Plus de

deux cents universitaires ont travaillé à ce livre, permettant par leur enthousiasme, leur rigueur et leur érudition, de ne pas adopter un point de vue unique. Le découpage chronologique des chapitres, par exemple, différent de celui qu'on adopte traditionnellement en France, met cette volonté en valeur : sont séparées la Renaissance italienne et les Renaissances des autres pays puisque le même terme ne recouvre pas exactement la même réalité et que le phénomène ne se produit pas simultanément. Citons également le court chapitre « Fin de siècle » qui concerne plus particulièrement l'Allemagne et l'Autriche où régnait, plus qu'ailleurs, cet esprit « fin de siècle ». Les auteurs des quinze chapitres principaux sont de nationalité différentes (le chapitre 15 a été rédigé par un professeur danois, le 14 par deux universitaires belges néerlandophones, le 13 par un Allemand, etc. ...), leurs collaborateurs également. Les rubriques « un genre littéraire » et « les auteurs-phares » ont été écrites par des spécialistes de toute l'Europe ; ainsi le Professeur Ossola nous a-t-il fait l'honneur de présenter Pétrarque et Boccace.

Deux lignes directrices ont été suivies : mettre en relief les liens évidents ou sous-jacents qui donnent une certaine unité à la création en Europe du haut Moyen Age au début du XX<sup>e</sup> siècle et souligner les différences, ce qui s'est écrit à un endroit donné, à une époque précise et qui n'a existé que là. La présentation des courants littéraires, des modes, des sujets d'inspiration communs à plusieurs pays apparaît sous trois aspects dans chaque chapitre : dans la première partie du « tour d'horizon » qui analyse la situation littéraire du moment, dans l'étude d'un genre littéraire qui a pris naissance ou qui a fait florès à cette époque et dont on suit l'évolution, dans la rubrique « auteurs phares », titre inspiré par le poème de Baudelaire, où l'on essaie de souligner la filiation et la paternité d'auteurs qui ont marqué la littérature de leur langue ou la littérature de toute l'Europe. L'évocation d'une littérature spécifique à un pays, à une région, apparaît souvent à la fin du « tour d'horizon ». De toute évidence, vous comprendrez qu'on n'a pas eu la prétention d'étudier chaque littérature dans son intégralité. *Les Lettes Européennes* veulent offrir une idée générale de la littérature en Europe.

Pour qui avons-nous écrit *Les Lettres Européennes* ? Pour ceux qui choisissent de regarder au-delà du périmètre où ils ont grandi, c'est-à-dire les lycéens et les étudiants. A ce niveau de formation où l'on aspire à mieux comprendre pourquoi et comment, où l'on est en mesure de s'éloigner du cocon familial, il faut ouvrir l'enseignement non seulement au patrimoine national, mais au patrimoine de ses voisins. Si, d'un commun accord, l'accès à Shakespeare, Goethe ou Pirandello peut permettre aux étudiants de réfléchir à la condition humaine, pourquoi ne pas aller au-delà des grands noms de la littérature et faire découvrir aussi des œuvres contemporaines riches qui nourriront leur réflexion : les poèmes de l'Irlandais Seamus Heaney, de la Chypriote Niki Marangou, de la Luxembourgeoise José Ensch, par exemple. La vraie littérature a une portée universelle. Alors que la création littéraire continue à prendre de l'ampleur (qui ne sent pas la plume le démanger ?), nous devons transmettre aux jeunes européens la connaissance de ce qui existait avant eux et de ce qui existe aujourd'hui. Quoi qu'aient pu dire les défenseurs de la création ex nihilo, jamais la découverte des prédécesseurs n'a inhibé un vrai créateur. Bien au contraire, elle le stimule.

Cette question de la formation individuelle et culturelle est doublée d'un aspect politique : connaître la culture de ses voisins invite à sortir de chez soi, à créer des liens plus étroits avec eux. On sait que chacun aura à cœur de garder ses racines ; que cela n'empêche pas de se sentir européen, et pas seulement parce que le processus économique l'exige. Les pays de l'Europe géographique ont des héritages littéraires en commun ; ils ont aussi maintenant un avenir en commun. D'où la décision prise par le Conseil de l'Europe, ce 17 avril 2008, à l'instigation du sénateur Jacques Legendre, Président de la Commission Culture au Conseil de l'Europe, et de moi-même, en qualité d'expert consultant, de recommander aux quarante-sept pays qui le composent de « redonner aux jeunes l'envie de lire en promouvant

l'enseignement, dans toutes les filières de l'enseignement primaire et secondaire, du patrimoine littéraire européen, et en créant des programmes adaptés à tous les niveaux » (Recommandation 1833, 8.1) ; de « soutenir la traduction de textes anciens et contemporains, et notamment les chefs d'œuvre des littératures européennes, de et vers les langues en usage en Europe avec une attention particulière aux langues de moindre diffusion » (Recommandation 1833, 8.5) ; d' « envisager la création d'anthologies et d'ouvrages pédagogiques de littérature européenne adaptés aux différents niveaux et aux différentes pratiques des systèmes scolaires européens » (Recommandation 1833, 8.6). Le dernier alinéa de cette Recommandation invite à « mettre au point des sites informatiques sur le patrimoine littéraire européen ».

Voilà donc comment cet ouvrage conçu, à l'origine, par bon sens, par curiosité et pour combler un manque, se trouve en ce moment propulsé sous les feux de la rampe parce qu'il répond à une nécessité tant culturelle que politique.

Guy FONTAINE

Octobre 2008

Co-auteur, avec Annick BENOIT, des *Lettres Européennes, Manuel d'histoire de la littérature européenne* (de Boeck, Bruxelles, 2007).

**Lettres européennes : manuel d'histoire de la littérature européenne. De Boeck, 2007. 862 p. 35, 00 euros**